

LIVRES CANADIENS

Écrire une histoire de la province de Québec aurait dû tenter un Canadien français. Sir Thomas Chapais ne voulut pas l'oser. Les cours d'Histoire du Canada, qu'il donnait avec tant de brio à l'Université Laval, cessèrent dès que l'érudit professeur eût atteint 1867, l'année de la Confédération. M. Chapais craignit de manquer d'impartialité dans l'étude d'une époque où tels de ses parents ou de ses amis avaient évolué sous la pression de ses passions politiques. Cette délicatesse de M. Chapais est toute à sa louange.

Et pourtant un si beau sujet ne pouvait rester dans l'oubli. Et c'est M. Robert Rumilly qui s'est chargé de l'exploiter: il nous donne six volumes sous le titre général *Histoire de la Province de Québec*. Les sous-titres précisent le contenu de chacun des volumes. Nous les donnons-ci-après. Volume I, *Georges-Etienne Cartier* (366 pages); volume II, *Le « Coup d'Etat », Charles de Boucherville, Luc Letellier de Saint-Just, Joly de Lotbinière* (240 pages); volume III, *Chapleau* (212 pages); volume IV, *Les « Castors »* (242 pages); volume V, *Riel* (316 pages); le volume VI paraîtra bientôt.

Voilà donc environ 1600 pages consacrées à une histoire dont l'intérêt est prodigieux. Bernard Valiquette, l'éditeur, peut être fier de pareille entreprise;¹ il n'y a pas de doute que cet ouvrage connaîtra un beau succès de librairie.

Les amateurs de coquilles typographiques seront surpris d'en trouver relativement peu dans un ouvrage de cette étendue; par contre celles qu'ils y dénicheront sont de belle qualité; l'auteur, à la fin du cinquième volume, en signale une (électrique, pour éclectique), mais il y en a d'autres, par exemple « vestes » à la place de « gestes » (vol. , page 293). L'une des plus charmantes erreurs de M. Rumilly—et qui fait voir qu'il n'est pas encore tout à fait du pays—c'est de dire de nos grands pères qu'ils jouaient de l'ocarina, alors qu'il ne peut s'agir que de l'harmonica ou musique à bouche)

1. Les six volumes sont en vente aux Éditions Bernard Valiquette, 1564, rue St-Denis, Montréal, et chez les libraires; les six volumes reliés à \$7.50 (\$8.00 par la poste).

(vol. I, page 68). Un bon correcteur d'épreuves est un oiseau rare en notre pays; mais ce sont là des vétilles, bien entendu.

Le titre général se serait fort bien accommodé d'une précision, par exemple « depuis 1867 à nos jours »; l'auteur semble laisser entendre que la « province de Québec » n'a commencé qu'en 1867; avant cette date elle fut le « Bas-Canada », mais de 1763 à 1791, elle fut bien « province de Québec », aux termes même de la proclamation de Georges III (octobre 1763), soit pendant près d'un tiers de siècle.

M. Rumilly a beaucoup lu. Les citations abondent dans son œuvre; et c'est un mérite. Peut-être a-t-il donné trop d'importance aux journaux, comme source d'information; cette source est souvent empoisonnée par les passions politiques ou par la négligence des novellistes. M. Rumilly a aussi consulté certaines archives; si toutes les archives étaient ouvertes, la tâche de l'historien serait plus facile; malheureusement certains dépôts d'archives sont encore jalousement gardés, ou bien ils sont mal classés, parfois sans index, parfois avec un index partiel.

Pour un ouvrage comme celui de M. Rumilly la correspondance privée est d'une très grande importance; on est porté à croire que l'auteur ne s'en est pas servi, ou pas assez. Nous n'ignorons pas que ces trésors sont encore plus difficiles à voir que les dépôts publics d'archives.

Il est certain, par exemple, que les difficultés de l'Université Laval sont présentées d'une façon fort incomplète et on peut croire qu'il en est ainsi de certaines autres questions.

Au reste il ne fallait pas trop demander pour un travail de pionnier. Tel quel son ouvrage sera précieux pour les chercheurs, auxquels il fournit des documents abondants et un fil conducteur. Il restera maintenant à pousser les recherches plus loin dans telle ou telle direction, pour compléter, et, au besoin, pour corriger les vues de M. Rumilly. La question de l'Université Laval mériterait à elle seule un fort volume; il en faudrait un autre sur l'influence des querelles politiques et religieuses de France sur nos querelles canadiennes.

Les grandes familles qui évoluent sur la scène de M. Rumilly celles des Cartier, des Mercier, des Chapleau, des Letellier,

des Chapais, des Laurier, et autres, devraient, en relisant Rumilly, sortir leurs papiers, les relire, comparer, annoter, et présenter dans quelque revue les précisions nécessaires. Nous essaierons de le faire pour l'Université Laval, à l'aide des documents nombreux que possèdent nos archives du Séminaire.

Le plan adopté par l'auteur l'a forcé à revenir souvent sur certaines questions, celle des chemins de fer, celle de l'Université, par exemple; cela met un peu de dispersion dans la composition. M. Rumilly, je pense, n'a pas cherché à faire une œuvre d'art. On ne peut dire, par exemple, qu'il est un portraitiste; les notes qu'il accole à tel nom de personne, sentent souvent la caricature; on ne se fait pas une juste idée du curé Labelle en apprenant qu'il était « pansu » (vol. I, p. 150); ni de Charles de Boucherville, qu'on dit « honorable et pieux » (I, p. 59); dire d'Irvine qu'il était « avocat à favoris », c'est ne rien dire, puisque la mode générale était alors aux favoris; (I, p. 59); Chauveau n'était pas seulement « rondouillard » (I, p. 260); et le juge Duval n'était certainement pas le seul « ridé comme une vieille pomme » (I, p. 271); ces traits sont peut-être ce qu'il y a de moins bon dans le style de M. Rumilly.

Nous ne prétendons pas avoir présenté ici une étude convenable d'un ouvrage si étendu; nous ne voulons pas être injuste envers l'auteur; ses livres valent d'être lus et étudiés.

* * *

M. Pierre Daviault est un ouvrier bien précieux. Traducteur officiel dans les bureaux fédéraux à Ottawa, il a accumulé depuis des années les plus utiles matériaux sur la correspondance à établir entre l'anglais et le français. Il s'est par là constitué l'un des plus vaillants défenseurs de la langue française au Canada, et, pourquoi ne pas le dire, même en France!

Les Éditions de l'A. C. F. viennent de mettre sur le marché un nouvel ouvrage de M. Daviault, *Traductions*.¹ Rappelons que cet écrivain a publié d'abord *L'Expression juste en traduction*, puis *Questions de langage*. Ces deux

1. Un volume de 241 pages, Montréal.

ouvrages étant épuisés, l'auteur en a réuni le texte dans un seul volume. *Traduction* est le troisième série des études de M. Daviault. Celui-ci, dans son avant-propos, explique fort bien les caractéristiques de son ouvrage: «le plus souvent ces articles se composent de simples notes sur des emplois *inusités*. Par conséquent, les traductions indiquées *ne sont pas les plus usuelles*. »

Il ne faudra donc pas chercher dans ce livre ce que l'auteur n'a pas voulu y mettre. L'ouvrage est compact, bourré de renseignements très pratiques, et d'une typographie très soignée, très claire.

Dans l'étude du mot *Border*, pages 42 et 43, on aimerait trouver une traduction du mot *frontier*, employé couramment pour noter un « esprit », l'esprit qui anime les populations qui vivent sur les frontières, ou dans des pays neufs.

Le slang américain n'a pas fini de donner aux traducteurs des difficultés. Cet été j'ai eu à traduire une allocution d'un professeur d'université américaine. J'y trouvais la phrase « After the war there will be a *yen* for the return to *normalcy*. » *Yen* m'était tout à fait inconnu. Je recourus aux lumières de mon voisin du wagon-salon, qui, heureusement, était professeur d'université; il me dit que *yen* était du slang, l'équivalent de « violent désir ». Il fut comme moi très surpris qu'un professeur d'université eût employé ce mot dans un discours public. Quant à *normalcy*, c'est, paraît-il, une invention de M. Herbert Hoover.

Il n'y aura jamais trop de bons serviteurs de la langue française en notre pays. M. Paul Morin fait, de son côté, de fort bon travail; la Société du Parler français, la Société des Écrivains canadiens, aussi. On pourrait, peut-être, regretter l'état de dispersion où se trouvent les efforts des particuliers et des sociétés. N'y aurait-il pas moyen de coordonner tous ces efforts, d'assurer une plus large diffusion des résultats acquis?

On pourrait, même, obtenir pour un corps bien constitué une reconnaissance officielle accordée par l'Académie française; celle-ci serait sans doute contente d'une collaboration intelligente de la part des Canadiens français, si bien placés pour être le trait d'union entre Français et Anglo-saxons.

En lisant le livre d'Alain Grandbois, *Les Voyages de Marco Polo*¹, on ne peut se défendre de penser à notre de la Vérendrye, tué par la calomnie et la jalousie.

« Dans les dernières années de sa vie, Marco Polo connut les hideux visages de l'envie, des haines . . . Il recevait des messages injurieux, des lettres insultantes . . . Quand il fut étendu sur son lit pour mourir, la calomnie avait tellement rongé la confiance de tous que sa propre famille l'adjura . . . de désavouer certains passages de son livre. »

Pauvre humanité! Les lois répriment le meurtre perpétré par le métal, mais les langues qui assassinent sont toujours déliées. « La nature de l'homme demeure immuable et secrète », dit l'auteur dans son avant-propos. Et cette nature a de bien vilains côtés.

Marco Polo est bien oublié, aujourd'hui; on discute encore certains passages de son œuvre. Mais Polo reste une grande figure, avec Alexandre le Grand, avec Christophe Colomb, les trois hommes qui, selon le géographe Walkenner—cité par l'auteur,—ont contribué plus que tous les autres à la connaissance du globe et, partant, à celle de l'homme.

M. Grandbois a donc été bien avisé de ressusciter ce personnage.

* * *

Gérard Morisset vient de publier un ouvrage important, *Coup d'œil sur les Arts en Nouvelle-France*.²

Ce n'est pas un coup d'essai. M. Morisset a publié deux volumes sous le titre général *Les Arts au Canada français*, l'un en 1936, l'autre en 1937; il y traitait de « peintres et tableaux »; il nous annonce une étude sur les architectes et les sculpteurs, et une vie du Frère Luc, un peintre.

Le présent ouvrage, dit l'auteur, n'est pas un manuel; c'est « un simple coup d'œil sur l'évolution du goût dans la province de Québec. »

Mais c'est un coup d'œil pénétrant, qui jette une vive lumière sur une foule de points obscurs de l'histoire des

1. Un volume de 230 pages, aux Éditions Bernard Valiquette, 1564, rue St-Denis, Montréal.

2. Un volume de 172 pages, chez l'auteur, à Québec, 1941.

arts dans notre province. « Je cherche uniquement à faire réfléchir mes lecteurs sur la vie profondément humaine de nos pères, sur le moteur de leur force morale, sur les causes de notre décadence. » M. Morisset s'expose ainsi à des rebuffades; il va déranger des idées reçues; il va violer des « traditions »; il va mettre sur les entrails des jugements tout faits; et on sait qu'en Laurentie c'est là faire un métier dangereux. Nos pères, écrivait F.-X. Garneau, n'ont renoncé à aucun préjugé de leurs aïeux. Selon les tenants de certaine école, nous devrions nous comporter de la même façon, et ne rien déranger dans les opinions courantes, sous peine de toucher à l'une des nombreuses arches sacro-saintes que nous nous sommes fabriquées au cours des années.

Mais qu'importent ces dire? Il faut quand même proclamer la vérité; il y aura des cris, des récriminations, des révoltes; laissons braire; il s'agit de bien faire; c'est l'attitude de M. Morisset, et d'autres. Et c'est la seule utile.

* * *

M. Watson Kirkconnell est l'homme qui connaisse le mieux cette partie de notre population qu'on appelle *néo-canadienne*, faite des divers groupes qui ne sont ni français, ni anglo-saxons, ni celtiques. M. Kirkconnell a été longtemps professeur à Winnipeg, où il s'est livré à l'étude de ces groupes, de leur langue, de leurs coutumes, de leurs journaux, de leurs publications.

Il en a déjà parlé en diverses occasions. Il vient d'en parler encore d'excellente façon, dans la brochure *Tous Canadiens*¹. Le texte est bref, mais le raccourci est plein de sens. D'abord un dénombrement des divers groupes; puis la réfutation de la « conception imaginaire de *race* »; il montre encore comment nos communs efforts doivent aboutir à l'*unité* mais non pas à l'*uniformité*; il stigmatise les conspirations mondiales, la propagande de désunion.

C'est à lire et à faire lire, à discuter et à faire discuter.

* * *

1. WATSON KIRKCONNELL. *Tous Canadiens, condition essentielle de l'unité nationale au Canada*. 24 pages; service de l'Information, Ottawa, juillet 1941. Illustrée.

M. Jean-Pierre Després, licencié de l'École des Sciences sociales, politiques et économiques de Laval, a écrit une brochure intitulée *Coopératives d'Épargne et de Crédit*¹. Les chapitres sont intitulés: I. Desjardins, un réalisateur; II. Décentralisation de l'argent; III. Utilisation de l'épargne; IV. Caisses populaires et Coopératives; V. Un document important; un appendice: « la Caisse populaire développe le sens social » est formé de l'extrait d'un discours de S. E. le Cardinal Villeneuve.

* * *

L'École des Sciences Sociales de l'Université Laval, à Québec, publie maintenant des *Cahiers*, par les soins d'un organisme appelé les *Editions Cap Diamant*.

Le premier de ces cahiers, intitulé *Témoignage sur la Crise actuelle*, a été rédigé par le Père J.-T. Delos, dominicain, jadis professeur de Droit international à l'Université catholique de Lille, maintenant professeur à l'École des Sciences sociales de Québec. En quarante pages l'auteur traite les sujets suivants: Liquidation du monde moderne; l'Entre-deux Guerres; une Révolution qui fait la Guerre; Quelle Révolution? Vers l'Ordre nouveau: Nations et culture.

On voit le grand intérêt qu'offre cette brochure; on est presque embarrassé pour choisir une citation à reproduire; laissons plutôt à chaque lecteur le soin de trouver là sujet à méditer.

Le deuxième cahier a été écrit par M. le Docteur Wilfrid Leblond et a pour titre *L'Hygiène, science économique*.² M. Leblond est diplômé en Hygiène de l'Université de Lyon et professeur à l'École des Sciences sociales de Québec.

L'auteur étudie d'abord l'hygiène et l'économie du capital humain; il montre l'importance de ce capital et le rôle de l'hygiène pour en assurer la conservation.

Il passe ensuite à l'économie du capital argent; ici il traite de l'hygiène municipale, scolaire, industrielle, familiale,

1. Brochure de petit format, éditée par la Fédération des Caisses populaires en collaboration avec le Conseil Supérieur de la Coopération. 28 pages.

2. Brochure de 44 pages.

individuelle; puis il montre le caractère *social et coopératif* de l'hygiène.

Ce sont là des notions à répandre largement dans toutes les classes du peuple.

* * *

Le livre *Knots*¹, de M. Émile Vaillancourt, est déjà bien connu. Cependant nous croyons devoir le signaler encore à l'attention du public. Écrit en anglais ce livre s'adresse d'abord à nos compatriotes de langue anglaise.

M. Vaillancourt dédie son ouvrage: « To the great Norman race which conquered England and has kept it up till now, the illustrious race of Guillaume de Normandie and Robert de Bruce, the heroic race which gave birth to French-speaking Canada. »

Une telle dédicace est une belle trouvaille; belle en 1939, avant le début de la guerre, belle, féconde et pratique au milieu du grand conflit qui secoue le monde.

Français et Anglais, nous avons tous beaucoup de sang normand dans les veines, beaucoup de traditions militaires, politiques et sociales en commun; tout cela constitue un pont sur l'abîme que de séculaires malentendus ont pu créer.

Des recherches poussées en ce sens nous donneraient des résultats des plus curieux. Un souvenir personnel illustrera ma pensée. Je me trouvais un jour à la Public Library de Boston; j'examinais les rayons consacrés à l'Histoire, générale, particulière, puis je me trouvai en face des rayons de Généalogies. J'admirais comme les Américains, autant que nous, sont curieux de généalogie. On voyait là quantité de généalogies particulières, de traités plus généraux, de recueils anciens, ceux-ci, d'Oxford, de Cambridge, remontant au moyen âge, vénérables *rolls* épargnés par la faux du Temps. En les parcourant mes yeux tombèrent sur des noms français, des noms canadiens, sur celui même de ma famille; on pouvait suivre ce nom pendant deux siècles, de génération en génération, et sa transformation finale en Mayo.

1. Émile VAILLANCOURT. *Knots*. 186 pages, chez G. Ducharme, éditeur, Montréal, 1939.

Il n'est donc pas vain de dire que les ancêtres de telles familles canadiennes ont, dans les temps reculés, participé en bons Normands à la conquête de l'Angleterre, y ont fait souche et s'y sont perpétués, sous des noms modifiés par le milieu. Cela établit un lien de parenté qui devrait apaiser les mauvaises querelles qui nous ont divisés et qui nous divisent encore.

C'est à cela, et à bien d'autres choses que vous penserez en lisant les *Knots* de M. Vaillancourt.

ARTHUR MAHEUX, ptre.

DÈS MAINTENANT décidez que les livres canadiens auront la place d'honneur parmi les étrennes de Noël.